Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 10 (1967)

Heft: 2

Artikel: Cérémonie de remise du Prix de la Ville de Lausanne à Gustave Roud, 12 avril 1967

Autor: Chevallaz, G.-A. / Roud, Gustave

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-869819

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CÉRÉMONIE DE REMISE DU PRIX DE LA VILLE DE LAUSANNE A GUSTAVE ROUD

12 avril 1967

Allocution de M. le Syndic G.-A. Chevallaz

Le prix de la ville de Lausanne a été institué, voici trois ans, par le Conseil communal pour marquer la reconnaissance de la cité à un écrivain, à un artiste qui aurait illustré de son talent notre patrie vaudoise. Il ne s'agit pas là, pour utiliser la langue administrative, d'une « rubrique budgétaire », d'une sorte de denier du pauvre — vu sa modicité — que la Ville octroyerait, tous les trois ans, à la création littéraire, comme elle consacre, chaque année, tant de centaines de mille francs à ses parcs et promenades, tant de millions à ses écoles et à ses routes. Dans ce contexte, le chiffre ferait figure dérisoire.

Le Prix donc — en sa valeur — n'est que symbole. Le symbole d'une reconnaissance, le symbole aussi d'une foi en l'existence et en la saveur propre du Pays de Vaud, d'une foi en le pouvoir de création de cette petite patrie.

Le Pays de Vaud existe dans l'histoire, bien qu'il ait eu quelque peine à s'y affirmer. Il n'a, aux temps des hallebardes héroïques, point eu de bannière à faire claquer sur les terres conquises. Il a, plus constamment, subi le destin qu'il ne l'a dicté, ayant trop souvent marché dans les rangs des autres.

Le Pays de Vaud a son existence politique, son Conseil d'Etat et son Grand Conseil. Mais le sceptre que porte l'huissier cantonal ne doit pas faire trop illusion : la souveraineté est très largement partagée et l'autonomie, si nous n'y prenons garde, ira constamment s'effritant, au gré des abandons de la facilité, ou de la nécessité technique des grandes concentrations modernes.

Le Pays de Vaud a sa vie économique, son produit social brut, son taux d'expansion, son industrialisation, son revenu agricole, ses assurances sociales et ses investissements touristiques. Des économistes, aussi doctes que louables, se sont efforcés récemment à dégager les

grandes lignes d'une prospective vaudoise. Tel souci de prévoir, telle volonté de modeler notre avenir matériel méritent notre adhésion. Mais, n'entre-t-il pas, dans cette adhésion, une part de défi au destin, à ce destin économique que nous savons bien, dans ses grandes lignes, dans ses récessions, dans son expansion, dans son chômage ou dans sa prospérité, conduit d'ailleurs.

Ainsi s'établit la relativité de nos pouvoirs, dans l'histoire, dans les institutions, dans l'économie. Nous ne sommes pas, sans doute, condamnés à subir et, d'avance, résignés, mais trop souvent contraints de composer. Il faut donc bien qu'ailleurs notre insatisfaction trouve une compensation. Que si, bien fréquemment, dans les affaires temporelles « on est mené », pour reprendre un terme de Ramuz, le petit pays retrouve son indépendance et sa pleine liberté, son existence, dans le verbe de ses créateurs, de ses écrivains, dans le talent de ses peintres, de ses sculpteurs et de ses musiciens.

Mais encore faut-il nous entendre. Le péril pourrait être grand d'un repliement sur le canton, d'un cloisonnement de l'esprit, en même temps que d'un régionalisme de surface, prenant en seule considération des diversités apparentes, les coiffes des costumes ou l'accent d'un dialecte. Ce folklore a sa légitimation, sa saveur et son charme: mais il est transcription, enregistrement, copie plus ou moins fidèle. La création comporte une autre exigence, un risque, une plus profonde recherche, une plus grande indépendance. Indépendance non seulement à l'égard de ce que l'extérieur, l'étranger, le politique ou l'économique pourraient lui imposer. Mais indépendance aussi à l'égard de la facilité où pourraient l'enclore la tendresse à un paysage aimé, la constance d'une fidélité, la complaisance d'une amitié.

La création est moins acceptation que combat, moins satisfaction qu'inquiétude. Elle est épreuve épuisante et non commodité paisible. Et le petit pays, sa nature et ses gens paraissent plus souvent partenaires coriaces, autant qu'attachants, adversaires âpres, malgré toute l'affection qui vous lie à eux, qu'il faut surmonter pour atteindre à la création qui ait valeur universelle. Ce petit pays vous donne sa force, en fait votre force, mais vous oblige à dialoguer, à controverser, à le dépasser, pour atteindre, comme vous l'avez dit, à ce « pays éternel, qui s'est levé d'entre les choses périssables... » où « de l'automne des choses nommées monte un automne des voix pures ».

Cette lutte affectueuse avec le petit pays, ce combat avec l'ange, cette bataille avec les étoiles, vous les menez dans toute votre œuvre, Gustave Roud, dans la hantise de ce « Paradis dispersé », dont vous cherchez, par une quête ardente et inquiète, à réunir « les traits épars ».

C'est en 1915, vous aviez 18 ans, que vous publiiez vos premiers poèmes dans les *Cahiers Vaudois*. Comme C.-F. Ramuz, bourgeois d'honneur de Lausanne, comme Edmond Gilliard, qui a honoré le Prix de Lausanne d'en avoir été le premier bénéficiaire, vous avez été associé à ce louable effort d'affirmation vaudoise. Un effort incomplet sans doute, mais brillant — dont nous avons la nostalgie — un jaillissement riche aussi dans la diversité de ses animateurs, dégagé, par l'exubérance de ses contrastes, de tout esprit de chapelle, de tout rabougrissement d'esthètes empêtrés de leur langage chiffré et de leur syntaxe précieuse.

Personnalités diverses, liées par un commun attachement à ce terroir, une commune volonté de tirer ce petit pays de sa grisaille. Ce lien du terroir, vous le partagez avec Budry, avec Ramuz, avec Gilliard. Mais à votre manière, à votre pas. Vous n'avez ni la verve touche-à-tout d'un Budry, ni sa truculence optimiste : il explose, éclate, éclabousse, à grands traits de couleur, galopant le pays en chevauchées héroïques, quand vous vous effacez dans votre solitude souvent douloureuse, en quête d'une réponse, dans la pénombre des forêts ou à la lisière des blés.

Il y a, chez Ramuz et chez vous, ce même culte primordial de la terre, d'une terre-être, non d'un décor anecdotique, d'une aquarelle aimable, mais d'une terre-puissance, d'une terre-force. L'orientation, pourtant, est diverse et divers aussi le pas. La terre de Ramuz est la pente de vigne dominant le lac, brûlée de soleil, ou la montagne d'ombre âpre, jalouse, implacable : une nature tout en contrastes, celle du versant du Rhône, de la montagne et du lac. Votre versant est celui du Jorat et de la Broye, rive de seigle, rive de froment, celui des courbes douces, celui des ombres d'automne et des « avrils vert, rose, noir, jaune et bleu », sous un ciel de mouvants nuages, celui où monte « de la vallée, par grandes vagues blêmes et sournoises où s'effondre sans bruit le paysage, colline après colline, village après village, labour après labour, le dévoreur de lampes et d'étoiles, le perfide seigneur d'extrême automne, le brouillard ».

Et c'est déjà, glissant avec lui, un peu de ce romantisme allemand qui pénètre dans vos terres avec Hoelderlin, quand Ramuz n'entend regarder que vers le Rhône et la clarté drue du midi.

Votre pas diffère. Le pas de Ramuz c'est la démarche du paysan volontaire : c'est Aimé Pache — ou Cézanne en Provence — qui se bat avec la nature, qui la plie, qui la façonne, qui la ramène à l'universel. Votre pas est furtif, celui d'une fuite, ou celui d'une poursuite haletante, angoissée, celui de nuits hantées, celui où vous harcèlent les étoiles, ou « l'horreur d'un azur possible ». Ramuz maîtrise la

nature, il en cisèle le tragique. Vous en êtes, au contraire, saisi, possédé, ainsi l'arbre : « Nos deux ombres sont confondues. Les mains de l'arbre vont caresser là-bas l'étendue de foin léger, ma couronne de feuillage joue avec les poussières de la route. Il faudrait la bêche, la pelle, la hache pour m'arracher. »

Le contraste est plus grand encore entre Gilliard et vous. Gilliard est terrien aussi, plus que terrien, tellurique, prenant racine et force radicale dans la terre-mère. Mais l'incantation de Gilliard est volontaire, construite. Elle aboutit à une foi de raison, à une certitude, à une maîtrise.

Vous voilà, vous, dans cette « affreuse angoisses » : angoisse de n'avoir pas su découvrir l'incantation qui ferait de vous le maître du monde.

Où Gilliard est explosion de liberté, mesure et volonté, affirmation d'un pouvoir individuel, vous allez, anxieux, votre chemin de souffrance solitaire, la nostalgie d'un bonheur effleuré hier, une quête de chaleur humaine, « le cri vers Dieu pour une gorgée d'eau pure dans ce désert intérieur ».

Ces contrastes de personnalités, ces diversités de natures nourries de la même terre témoignent de sa richesse.

Il n'est pas indifférent qu'un Ramuz ait dégagé de cette apparente et superficielle bonhomie du Vaudois un certain sens du tragique. Il n'est pas inutile qu'un Gilliard ait au moins tenté de secouer notre quiétude résignée et placide. Et sans doute est-il bon que ce petit *Traité de la Marche en plaine,* par son dialogue poignant de l'homme et de la nature, ait fait tomber ce décor de carton pâte où le bœuf labourait dans le bonheur paisible du devoir accompli. Il y a, chez le Vaudois, quelque chose de plus grave, de plus profond, de plus exigeant et de plus riche que ce portrait-robot de quiétude digestive et d'anodine passivité qu'on lui prête.

C'est parce que vous avez, à votre manière, contribué à révéler un peu de cette richesse intérieure que la Ville de Lausanne est heureuse de vous attribuer le prix de 20 000 francs de l'année 1967.

Puisse cet hommage, par ce qu'il signifie plus que par sa valeur intrinsèque, apporter un peu de chaleur sereine à votre longue recherche, vous donner quelques heures au moins « ce cheval qui bondira dans la nuit, faisant craquer les villages sous son galop de tonnerre », ou, mieux encore, un peu de cette certitude que vous pressentez, cette vocation « de la poésie qui m'a, dites-vous, toujours paru une quête de signes au cœur d'un monde qui ne demande qu'à répondre ».

Allocution de M. Gustave Roud

Dans l'insigne honneur qui m'est échu, il y a quelque chose qui me touche très profondément et tout particulièrement, et je voudrais que cette émotion ressentie vienne à son tour donner toute son ampleur, toute sa résonance au « merci » que j'ai tant de joie à vous adresser, Monsieur le Syndic et vous, Messieurs les membres de la municipalité lausannoise. Ce quelque chose, c'est le sentiment (devenu très vite une certitude) que j'ai été l'heureuse victime ignorante d'un vaste complot aussi amical que généreux. Et j'ajouterai : un complot si adroitement ourdi que rien, ne fût-ce que l'ombre de l'ombre d'un soupçon, n'est jamais venu m'alerter. Oui, le secret fut si bien gardé que si un électrocardiographe avait été mis en service au moment où votre appel, Monsieur le Syndic, retentit en pleine soirée joratoise, il eût sûrement connu un dérèglement temporaire peut-être, mais profond, tant furent immédiats, vibrants, la surprise et l'enchantement que déclencha votre annonce.

Mais parler d'un vaste complot amical, c'est affirmer du même coup l'existence et l'activité de nombreux complices. A une telle complicité « généralisée », il convient donc de répondre par une reconnaissance « généralisée » elle aussi. Permettez-moi donc de la formuler, chaude et vive, pour tous ceux, présents ou non ici, qui ont trempé dans la conjuration bénéfique.

Si, à travers un vertigineux gouffre temporel, je songe à mes premiers rapports avec votre bonne ville, Monsieur le Syndic, ville assez proche encore de notre village pour tacher le bas du ciel occidental, aux soirs nuageux, d'une sulfureuse et somptueuse lueur, je m'aperçois que ces rapports ont inclu, pendant des années et à la lettre, un calvaire quotidien. En ces temps, en effet, une Compagnie des tramways du Jorat autonome ne transportait que jusqu'à la Sallaz sa charge matinale de petits rats et de petites souris des champs. Or pour atteindre à pied, de là, notre collège urbain, le chemin le plus bref était, précisément, celui du Calvaire. Il m'arrive de le remonter encore, de plus en plus poussivement et donc de plus en plus mélancoliquement. Et je songe alors à ces temps héroïques de la Compagnie du Jorat où, l'hiver, les conducteurs vêtus de peaux de bêtes merveilleusement hirsutes nous apparaissaient comme des géants mythiques échappés de quelque saga et dont l'hydromel généreusement dispensé le long de la voie par les stations rituelles de réchauffement (ou de rafraîchissement, selon la saison) n'amollissait que partiellement l'athlétique ténacité. Car leurs mains continuaient à manipuler magistralement manettes et manivelles, même si, à la der-

nière course du soir, l'œil de feu, tout leur riche sang barbare aux pommettes, ils conduisaient leur voiture à genoux.

Le Collège classique cantonal (tel était son nom) qu'il nous fallait atteindre avait son entrée au bas du Valentin et son préau dominait superbement la place de la Riponne. Il a disparu et cependant, paradoxe étrange, il est encore là. Car bien avant les approches du septuagénariat, Mesdames et Messieurs, on vérifie toujours mieux une intuition que l'on avait eue tout jeune encore — et qui est celle-ci : la vision d'un temps rectiligne ne correspond en aucune façon à notre réalité intérieure. Et surtout, les rapports de notre temps avec l'espace (l'espace tel que nous le ressentons intérieurement, lui aussi) se modifient sans cesse au long de notre vie. D'impératifs qu'ils nous semblent être au début, ils s'assouplissent progressivement jusqu'à la plus surprenante des soumissions. Le temps, à la lettre, perd son aiguillon quand ce qui ne cesse de surgir du futur pour accéder au présent n'a plus aucun pouvoir sur ce qui fut ; en un mot quand ce qui fut retrouve et maintient sa présence la plus aiguë. Notre espace intérieur a fini par triompher. En lui peuvent coexister fraternellement par exemple, au même lieu, deux édifices dont l'un avait pourtant surgi des décombres de l'autre. Voyez : aujourd'hui si de la Riponne je lève les yeux vers le point que j'ai dit, j'aperçois une robuste et banale surface de murailles trouée de fenêtres, mais *aussi,* et au même endroit, le préau et la façade (avec ses volets verts et blancs) de notre collège. Dans l'une des classes un maître à la jeune barbe fauve aiguë arpente l'estrade à pas si vifs, si nerveux, qu'ils semblent tout proches du bond, puis il accueille un petit rat des champs avec une charmante sollicitude amusée — et durable — et c'est M. Edmond Gilliard. Dans une autre classe (deux ans plus tard, mais il n'y a plus de temps !) le maître d'arithmétique, fraîchement descendu d'un bas-relief assyrien, vient de corriger les cahiers d'harmonie et de contrepoint d'un jeune pianiste prodige et tend miséricordieusement une revue de poésie à son voisin, ce même petit rat des champs dont les compositions en vers lues à haute voix, déclenchent de sourdes et cruelles risées à la ronde. Et ce maître, c'est M. Ernest Ansermet.

Je ne sais, M. le Syndic, Mesdames et Messieurs, si je parviendrai à rendre contagieuse cette optique de septuagénaire où l'espace a vaincu le temps, où les moments essentiels d'une longue habitude lausannoise se sont définis tels en rejoignant un même présent, chacun de ces moments s'illuminant à son tour dès que j'approche des lieux où il a été vécu et où il ne cesse, depuis, de l'être encore. Je le désire fort, car mon propos est de rendre à Lausanne un hommage

digne d'elle et nous pourrions ainsi retrouver ensemble, au cours d'une brève promenade, ces endroits auxquels une enrichissante aventure spirituelle, brève ou longue, nous a définitivement lié.

La Riponne traversée, c'est notre fièvre de jeunes gymnasiens qui renaît, aiguisée par les trésors de poésie que la Bibliothèque cantonale doit receler en ses flancs, gymnasiens acharnés à extraire de ses fichiers des titres de recueils symbolistes que nous griffonnons en hâte aux bulletins de prêt, ce qui nous vaut de judicieuses admonestations directoriales : Vous êtes illisibles ! Ne savez-vous donc pas que les grands poètes avaient de merveilleuses écritures ? Prenez donc exemple sur eux: voyez Sully Prud'homme, voyez François Coppée... Il régnait alors dans la Bibliothèque, qui est devenue un temple de l'obligeance et de l'empressement, un climat beaucoup plus rude. De sévères officiants aimaient à brandir sous le nez des pauvres grimauds leur bulletin de prêt annihilé par le « Ne sort pas » fatal. Parfois cependant une consolante et savoureuse surprise. Ainsi tel matin où je vois approcher un des distributeurs, une carrure d'hyper-grizzly, le sosie vraiment du fameux policeman du Kid, avec d'énormes sourcils inimitables. Pantelant, j'attends ma sentence et ma semonce : erreur d'inscription, ou que sais-je... quand j'entends soudain chuchoter doucement à même mon oreille : « Est-ce qu'il a neigé ce matin au Chalet-à-Gobet ? »

En face de la Bibliothèque, le Musée des Beaux-Arts était encore bien loin de l'ère manganélienne et bergérienne, si j'ose dire. Il fallait beaucoup chercher, et le petit Delacroix, le Vallotton, les Hodler exigeaient du visiteur pour rançon de leur découverte, la contemplation, entre autres, de vastes surfaces peintes, les unes, des illustrations pour quelque herd-book de luxe, les autres, comment dire, des biblicités où la dévouée famille de l'artiste s'efforçant bravement à des drapés évangéliques, semblait essayer ses acquisitions au retour d'une vente de blanc...

Mais pour nous qui, sur la foi de l'unique image appendue dans l'un des vestibules du Collège, avions tenu jusqu'ici — et pour cause — le *Laocoon* pour l'alpha et l'oméga de notre art planétaire, cette imagerie du Musée avait quelque attirance et peu à peu nous habituait même au tri... Et puis, ô miraculeuse compensation à cette provende bien inégale, loin du trio laocoonien mortellement enserpenté et des pullulantes présences bovines à la cimaise du Musée, la ville nous avait préparé un festin pictural inépuisable. Vous plairait-il de faire halte un instant aux Galeries du Commerce ? La Galerie Vallotton, cette bienfaitrice de la Cité, y rouvrira pour nous sa vaste salle, telle qu'autrefois, gorgée de merveilles. Aux murs, côte à côte, le

Barrage Zola et une *Estaque* de Cézanne, un *Giverny* et une *Cathédrale de Rouen* de Monet, un bouquet de Manet, un autre, de Courbet celui-là, le *Jardin de Daubigny* de van Gogh, des Matisse, des Bonnard... Imaginez ce que put être pour nous cette découverte de la peinture, à l'âge de toutes les découvertes, dans la grande salle claire où, la belle saison revenue, par toutes ses baies décloses, le Conservatoire proche nous déléguait en un surcontrepoint involontairement, mais audacieusement polytonal, une sorte de synthèse aérienne de la musique à travers les âges.

Toutes les découvertes... Oui, ce Lausanne du Gymnase et de l'Université vit en nous comme le décor où s'est déroulée une suite, presque accablante en sa richesse, d'émerveillements et de rencontres. Le temps de quelques pas, voulez-vous, dans la cour de la vieille Académie, et nous aurons recensé ensemble ces richesses nouvelles : Eschyle, Gide, Ramuz, Suarès, Rimbaud, Claudel, Valéry, le *Coup de Dés* de Mallarmé, la Nouvelle Revue française... Et aussi une autre revue naissante, fondée et dirigée comme chacun le sait aujourd'hui par MM. Edmond Gilliard et Paul Budry, ces *Cahiers vaudois* où à peine parus, les poèmes de *Seize à Vingt* de Pierre-Louis Matthey nous bouleversent, s'installent aussitôt au plus profond de notre mémoire, nous apportant, comme l'*Aimé Pache* de Ramuz, une espèce de justification. Et leur chant désormais, qui est d'un grand, d'un très grand poète, ne s'éteindra plus :

Je n'ai à moi qu'un désespoir de symphonie
qui sauvage m'étend le long du sombre soir
où j'ai l'affreux courage de prêter à ma vie
une âme qu'elle humilie et qu'elle ne comprend pas...

Oui, les *Cahiers vaudois* : on connaît toujours mieux leur belle aventure et l'on sait mieux aussi dans quel difficile climat de hargne académique elle se déroula longtemps. Pour l'avoir côtoyée, cette aventure, puis partagée (un instant) j'en parlerais avec dilection, mais ce n'est pas ici le moment. Tout juste deux petites anecdotes, à elles seules, d'ailleurs, si révélatrices de ce climat que j'ai dit ! Un gymnasien qui avait laissé imprudemment à découvert sur son pupitre un cahier de la série verte s'entendit sèchement signifier par le maître: « Otez-moi de là ce plat d'épinards ! » Et lors du premier Salon des *Cahiers* à la Grenette, devant les rutilantes décorations liminaires que le pinceau d'Alexandre Cingria avait prodiguées (je les vois encore : la grappe-emblème de la revue devenue redondante, chananéenne, au cœur de feuillages vert véronèse, avec des rehauts de cinabre et d'or)

un visiteur courroucé s'écria (je donne son propos dans toute sa verdeur vengeresse, excusez-moi) : « Ils ont déjà salopé la porte ! »

Vite, avant de quitter les *Cahiers vaudois,* une brève halte avec vous, au haut du Petit-Chêne cette fois, où le bureau de la revue s'est installé au premier étage d'une librairie disparue. Un jour, j'y retrouve mon maître, M. Edmond Gilliard ; il m'y fait le plus amical des accueils et quand au bout d'un moment je le quitte, c'est tout juste si je touche encore terre. Les *Cahiers* préparent un cahier de jeunes et que viens-je d'apprendre ? Mes poèmes confiés à l'ami rassembleur des textes figureront au sommaire ! Pardonnez-moi cette confidence, mais je ne puis ne pas, une fois de plus, dire publiquement ma reconnaissance à mon maître pour cet indulgent accueil fait à ce qui était et demeure le type même du « péché de jeunesse ». Accueil pour moi si lourd de sens, si chargé de réconfort !

Par crainte de solenniser inutilement ce remerciement très simple, j'ai gardé jusqu'ici un ton familier, trop peut-être, Mesdames et Messieurs ; ne m'en voulez pas si, en terminant, j'en choisis un plus grave. C'est qu'en ces trois lieux lausannois où nous irons encore et qui me demeurent particulièrement chers, des amis vivaient ou passaient qui tous les trois nous ont quittés, dirait-on communément. Mais non, ils demeurent infiniment présents, au contraire, affirmerai-je, car, bien avant d'être parvenu à cette victoire sur le temps promise aux septuagénaires, j'avais vu disparaître pour moi la frontière entre les deux royaumes, comme l'ange de Rilke, et l'illusoire absence de nos morts m'était redevenue depuis longtemps une présence accrue. Mais il sied de ne pas les effaroucher par trop de paroles. Et c'est pourquoi de ce long commerce d'amitié de près d'un quart de siècle avec Auberjonois, Henry-Louis Mermod et Ramuz, je n'isolerai qu'un seul moment, pour chacun d'eux, une seule image d'eux où j'aimerais que nous les rejoignions ensemble.

Dans son atelier (ce haut-lieu entre tous de la peinture romande) Auberjonois à l'instant où il en entrebâille soupçonneusement, chichement la porte, prêt à la claquer au nez d'un possible importun, mais l'ouvrant toute grande à l'ami qu'il accueille, le visage las et tendu tout ensemble dans le jour déclinant où s'assombrit la merveille d'une toile fraîche, tandis qu'au-delà du vitrage, Lausanne s'allume et brille lampe à lampe, fenêtre après fenêtre...

Et puis Henry-Louis Mermod, disert et charmant, accueillant lui aussi ses amis, les collaborateurs d'*Aujourd'hui,* sur une des terrasses de Fantaisie, à l'ombre d'un grand catalpa et de multiples parasols qui les défendront de la nappe de feu chue du ciel d'août. On voit apparaître Charles-Albert qui, avant de saluer ses hôtes,

s'immobilise sous les arcs-en-ciel d'un tourniquet d'arrosage, le temps d'endiamanter son antique veston couleur du temps...

Et Ramuz, le voici dans la salle du conseil des bureaux Mermod à l'ancien hôtel Gibbon, la salle si claire où sourit sans sourire une haute Vénus aluminique, c'est-à-dire issue non pas de l'écume marine, mais bien de la bauxite savamment traitée, et il y a aux murs d'immenses cartes géographiques jaunies et craquelées comme chez Vermeer. Un Ramuz merveilleusement à l'aise dans son nouveau rôle de directeur de journal (qu'il assumera pendant deux ans) — cet hebdomadaire *Aujourd'hui* dont il nous présente, maquettiste aussi et metteur en page, le premier numéro faufilé comme pour un essayage, et c'en est un. Et à la première page déjà de ce premier numéro, Ramuz nous propose un de ses plus beaux textes : *Aimer son temps*. Texte qui a pris pour nous l'importance d'un véritable recours, de plus en plus valable et précieux, en fait : inépuisable. Aimer son temps, non pas *contre* le passé et le futur, car ni le passé ni le futur n'existent pour le cœur, puisque l'amour suscite un présent perpétuel. Pour l'esprit il n'y a que du passé ou du futur, mais tout homme qui aime n'aime que le présent, c'est-à-dire qu'il fait du présent de *tout,* parce qu'il y fait *tout* rentrer. Et l'essence de l'art est du cœur.

Qu'il fait bon, Mesdames et Messieurs, se redire cette parole profonde en cet instant même, dans ce Lausanne d'aujourd'hui qui est devenu comme un pôle de la poésie romande et que j'ai vu au long de tant d'années s'ouvrir aux arts peu à peu, devenir un lieu d'accueil pour la musique, la peinture, la poésie ! Il m'arrive de plus en plus, pardonnez-moi ce dernier aveu, de pressentir jusqu'à l'aigu tout le trésor de poésie que recèlent en leur cœur ceux qui vivent et meurent sur notre terre. Et je m'assure que cette poésie parviendra toujours mieux à trouver son langage, c'est-à-dire à devenir chant. En m'entendant parler d'un trésor caché, vous avez pensé peut-être : pure imagination ! qui donc nous le prouverait ? La plus belle preuve que je vous en puisse donner, Mesdames et Messieurs, n'est-ce pas ce que disait jadis, au fond de nos campagnes perdues, une très vieille servante à ma grand-mère : « Quand mon bon ami venait me voir le dimanche, il me semblait que toutes les tuiles du toit jouaient du violon. »